

Jean-Yves Cadoret

TRENTE-SIX POEMES DE W. B. YEATS
TRADUITS POUR ANNA

suivi de

LES OMBRES DES EAUX
poème dramatique

(extraits)

Mis en ligne le 20 septembre 2016
Dernière mise à jour le 25 mars 2022

L'ÎLE DU LAC D'INNISFREE

Je vais me lever et prendre la route, la route d'Innisfree,
Où je vais construire une cabane d'argile et d'osier :
J'aurai là-bas neuf rangées de haricots, une ruche,
Et je vivrai dans une clairière au milieu des abeilles bourdonnantes.

J'aurai là-bas la paix, car la paix y tombe goutte à goutte
Des voiles du matin pour saluer le chant du grillon ;
Là-bas minuit n'est que lueur, et midi brasier pourpre,
Et le soir est plein d'ailes de linottes.

Je vais me lever et partir, car nuit et jour
J'entends l'eau du lac clapoter doucement près du rivage ;
Debout sur le bitume ou les trottoirs gris,
Je l'entends du plus profond de mon cœur.

The lake isle of Innisfree

LA SAGESSE VIENT AVEC LE TEMPS

Des feuilles sans nombre, mais une seule racine :
Aux jours menteurs de ma jeunesse
Je balançais mes feuilles et mes fleurs dans la lumière –
Je me fane aujourd'hui dans la vérité.

The coming of wisdom with time

I - POUR UN ENFANT QUI DANSAIT DANS LE VENT

Danse sur le rivage, danse,
A quoi bon prêter l'oreille
Au vent ou au rugissement des vagues ?
Et secoue tes cheveux
Que les embruns ont mouillés !
Tu es jeune et tu n'as pas connu
Le triomphe de l'idiot, ni
L'amour perdu sitôt que gagné,
Ni la mort du meilleur travailleur
Alors que tant de gerbes restent à lier.
A quoi bon redouter
Le hurlement monstrueux du vent ?

II - DEUX ANS PLUS TARD

N'y a-t-il eu personne pour dire à ces doux
Yeux attentifs qu'ils devraient en savoir plus ?
Ou te prévenir à quel désespoir poussent
Les phalènes qui se sont brûlé les ailes ?
J'aurais pu te prévenir ; mais tu es jeune,
Et nous ne parlons pas la même langue.
Ô tu prendras tout ce qui s'offre à toi
Et rêveras que le monde entier est ton ami,
Tu souffriras comme ta mère a souffert,
Et tu seras comme elle à la fin brisé.
Mais je suis vieux et tu es jeune,
Et je parle une langue barbare.

To a child dancing in the wind
Two years later

PRESENCES

Au matin d'une étrange nuit,
J'ai rêvé dans le soleil
Que des femmes rieuses, timides ou sauvages,
Dans un bruissement de dentelle et de soie,
Montaient l'escalier sonore. Elles avaient tout lu
De mes rimes sur cette chose ingrate
Et monstrueuse qu'on appelle l'amour.
Les voici à la porte, entre
Le grand lutrin de bois et le feu,
Si près que j'entends battre leurs cœurs :
L'une est une putain, l'autre une enfant
Qui n'a jamais vu l'homme avec les yeux du désir.
La dernière est peut-être une reine.

Presences

LE CHAT ET LA LUNE

Le chat allait et venait
Sous la lune qui tournoyait comme une toupie,
Le chat rampait et regardait la lune
Comme s'il en était le plus proche parent.
Le noir Astor contemplant la lune,
Vadrouille et gémissements,
La pure lumière froide du ciel
Troublait son sang d'animal.
Astor court dans l'herbe
En levant ses pattes délicates.
Tu dances, Astor, tu dances ?
Quand deux proches parents se rencontrent,
Que faire de mieux que danser ?
Peut-être la lune apprendra-t-elle,
Fatiguée de ses façons de cour,
Un nouveau pas de danse.
Astor se coule dans l'herbe
D'une flaque de lune à l'autre,
La lune sacrée sur sa tête
Est entrée dans une nouvelle phase.
Astor a-t-il conscience que ses prunelles
Changent,
De pleine lune à croissant
Et de croissant à pleine lune ?
Astor se coule dans l'herbe
Solitaire, important et sage,
Et lève vers la lune changeante
Ses yeux changeants.

The cat and the moon

Yeats était fasciné par les chats, qu'on croise à plusieurs reprises dans son œuvre : un chat rouge accompagne la sorcière de sa pièce *The player queen*, un chat rit en voyant au grand jour *The wild old wicked man* qui se piquait d'amour dans le noir. Et il y a évidemment la célèbre fable (?) du Chat et de la Lune, qui met en scène Minnaloushe, le chat de Maud Gonne - la Béatrice de Yeats.

En bon Celte, Yeats vivait dans une forêt de symboles. Comme il était par-dessus le marché un grand poète soucieux de passer à la postérité, on comprendra que ses mots ne sont jamais innocents. Avec *The cat and the moon*, il a particulièrement réussi son coup, du moins à en juger par le nombre de résultats que donne Google pour Minnaloushe... Pour Gisèle Mathieu-Castallani (*La métamorphose dans la poésie baroque anglaise*), « parce que la nature tend à la surnature, il incarne le moi objectif qui recherche son contraire, représenté par la lune », à la façon des « bêtes qui courent sur le sol » évoquées dans *Four plays for dancers*, « symboles naturels de l'homme objectif ». Jacqueline Genêt, LA spécialiste de Yeats en France (*La poésie de W.B. Yeats*), se réfère à la pièce pour laquelle le poème a été écrit et qui, par le truchement d'un dialogue entre un Aveugle (condamné à s'appuyer sur la terre, il a acquis la sagesse du laboureur : « since I went blind in the tenth year of my age, I have been hearing and remembering the knowledges of the worlds ») et un Boiteux (détenteur, lui, des valeurs spirituelles et esthétiques, il est l'artiste aux « flighty talks » - aux folles paroles – à la fois menteur et visionnaire), illustre l'idée d'Unité de culture chère au poète : « la pièce traite de l'évolution d'une culture jusqu'à son apogée, puis suggère son déclin dans la solitude finale du chat, car de même que l'âme s'achemine vers l'objectivité, la société va vers sa désintégration ».

Je n'ai trouvé aucun rapprochement avec le *Cath Paluc* (le chat de Palug) du cycle arthurien, mais il est vrai que Minnaloushe est irlandais, et non pas gallois d'Anglesey, et qu'il n'a rien d'un monstre...

Mais quel besoin de toutes ces exégèses universitaires pour traduire le poème ? L'important est que le chat de Yeats n'est pas anonyme - Maud Gonne n'est pas n'importe qui. Raminagrobis, malgré ses cinq pieds qui le font encore ramper mieux que Minnaloushe, ne convenait pas, trop passe-partout, ni évidemment Garfield, qui fait tout sauf se la jouer panthère la nuit dans les prés, et encore moins Madchat, celui de l'affreux Docteur Gang. En vérité, je n'ai pas eu à chercher longtemps : s'agissant d'un chat noir danseur, important et sage, formé à l'Actors Studio, ce ne pouvait être qu'Astor.

[NdT, juin 2009]

PÂQUES 1916

Je les ai rencontrés à la tombée du jour
Venant avec des visages énergiques
De comptoirs ou de bureaux prisonniers de grises
Maisons du dix-huitième siècle.
Je suis passé avec un hochement de tête
Ou des mots polis qui ne voulaient rien dire
Ou je me suis attardé un instant pour leur adresser
Des mots polis qui ne voulaient rien dire
Et j'ai imaginé avant de l'avoir fait
Un conte moqueur ou un bon mot
Pour épater un confrère
Au coin du feu du club,
Certain qu'eux et moi
Ne portions pas des hardes de bouffon :
Tout a changé, complètement changé :
Une beauté terrible est née.

Cette femme-là avait brûlé ses jours
En ignorante bonne volonté,
Ses nuits en discussions
Jusqu'à ce que sa voix devienne cri.
Quelle voix plus douce que la sienne
Lorsque, jeune et belle,
Elle chevauchait avec équipage ?
Cet homme avait dirigé une école
Et montait notre cheval ailé ;
Cet autre, son aide et ami,
était dans la force de l'âge ;
Il aurait pu finir par devenir célèbre,
Tant sa nature paraissait sensible,
Audacieuses et douces ses idées.
Cet autre homme que je voyais
En ivrogne, rustre vaniteux,
Avait fait le plus grand mal
A plusieurs de mes proches,
Je lui fait pourtant place dans le chant ;
Lui aussi a renoncé à son rôle
Dans la comédie de hasard ;
Lui aussi a été changé à son tour,
Complètement transformé :
Une beauté terrible est née.

Les cœurs déterminés
A travers l'été et l'hiver semblent
Métamorphosés en pierre
Pour troubler la vivante rivière.

Le cheval qui vient de la route,
Le cavalier, les oiseaux qui plongent
Par vague d'un nuage à l'autre,
Tous changent de minute en minute ;
L'ombre du nuage sur la rivière
Change de minute en minute ;
Un sabot de cheval glisse sur le bord,
Un cheval tombe dedans dans une gerbe d'eau ;
Les poules d'eau aux longues pattes plongent,
En appelant leurs coqs;
Elles vivent de minute en minute ;
La pierre est au cœur de tous.

Un sacrifice trop long
Peut faire du cœur une pierre.
Oh ! quand cela pourra-t-il suffire ?
C'est le rôle du Ciel, notre rôle
De murmurer nom après nom
Comme une mère nomme son enfant
Quand le sommeil est enfin venu
Sur des membres qui ont couru éperdument.
N'est-ce pas la nuit qui tombe ?
Non, non pas la nuit mais la mort ;
Etait-ce vraiment une mort inutile ?
Car l'Angleterre pourrait donner suite
A tout ce qui est fait et dit.
Nous connaissons leur rêve ; assez
Pour savoir qu'ils ont rêvé et sont morts ;
Et si un excès d'amour
Les avait égarés jusqu'à ce qu'ils meurent ?
Ces vers le disent -
McDonagh et MacBride
Connolly et Pearse
Aujourd'hui et pour toujours,
Partout où le vert résiste,
Ont changé, complètement changé;
Une beauté terrible est née.

25 septembre 1916

Easter 1916

LA TOUR

I

Que faire, que faire de cette absurdité,
Ô mon cœur meurtri, de cette caricature,
De cette décrépitude à mes pas attachée
Comme la queue d'un chien?

Je n'ai jamais eu
L'imagination si fantasque, fiévreuse, fertile,
Ni l'œil et l'oreille
Mieux préparés à l'impossible,
Pas même enfant lorsque, armé d'une canne et d'une mouche,
Ou d'un humble vermisseau, j'escaladais le Ben Bulben
Dans l'ardente promesse d'un jour d'été sans fin.
Comme s'il me fallait rameuter Polymnie,
Et lui donner à choisir entre Platon et Plotin
Tant que l'imagination, l'œil et l'oreille
Ne succombent pas aux ruses et arguties
De l'abstraction. Ou bien ne tombent dans le ridicule,
Une casserole à la patte.

II

Je marche sur les créneaux et contemple
Les fondations d'une maison, ou là-bas
Cet arbre, comme un doigt de suie, qui sort de terre.
Mon imagination se porte
Sous le rayon déclinant du jour :
Images et souvenirs
D'une ruine ou d'arbres anciens
Que j'interroge tour à tour.

Derrière cette colline vivait Mrs French.
En ces temps où les chandeliers d'argent
Eclairaient l'acajou sombre et le vin,
Il arriva qu'un domestique, qui prévenait
Le moindre désir de cette très respectable dame,
S'en fut d'un coup de cisailles
Couper les oreilles d'un fermier insolent
Et les lui ramena dans un plat creux.

Au temps de ma jeunesse on se souvenait encore
D'une jeune paysanne au teint clair

Qui avait habité dans ce pays de pierre.
On chantait sa beauté,
Et la joie grandissait avec le chant.
Qu'elle vint à passer,
Les fermiers se seraient bousculés pour voir la belle
Qui avait mérité la gloire d'une chanson.

D'aucuns, que ces airs rendaient fous,
Ou d'autres qui avaient levé vingt fois le coude à sa santé,
Déclaraient leur amour et quittaient la table
Pour aller mesurer leur rêve au paysage.

Mais ils confondaient le clair de lune
Et la pauvre lumière du jour
(C'est la musique qui leur était monté à la tête).
Il advint même que l'un d'eux se noya dans le grand marais de Cloone.

Chose étrange, on devait cette chanson à un aveugle.
Mais après tout, qu'y a-t-il là
Vraiment d'étrange? La tragédie est née
Avec Homère, aveugle lui aussi,
Et Hélène a trahi tous les cœurs de son temps.
Ô puissent lune et soleil
Ne faire qu'une lumière,
Car mon triomphe rendrait fous les hommes.

Qu'on se souvienne qu'Hanrahan¹ est ma créature.
Je l'ai tiré dans l'aube, ivre ou à jeun,
D'une chaumière voisine.
Envoûté par les jongleries d'un vieil homme,
Il trébucha, roula à terre, cherchant des mains dans le noir
Et découvrant qu'il n'aurait plus à gager que ses genoux brisés
Et l'horrible splendeur du désir.
Voici vingt ans que j'ai imaginé cette histoire.

De braves types tapaient les cartes dans un ancien bordel.
Quand arriva le tour de ce vieux ruffian,
D'un coup de pouce il ensorcela si bien les cartes
Qu'elles se métamorphosèrent
En une meute de chiens courants - toutes sauf la bonne,
Qu'il changea en lièvre.
Hanrahan, hagard, se leva alors
A la poursuite de la meute hurlante vers -

Ô vers quoi, je l'ai oublié - assez!
J'appelle à présent celui que ni l'amour,
Ni la musique, ni même l'oreille coupée d'un ennemi
N'aurait su réjouir, un écorché,
Un personnage devenu légende
Au point que plus un voisin ne sait
Quand prit fin sa vie de chien :
L'ancien failli qui fut le maître de cette demeure.

Avant la ruine, pendant des siècles,
De rudes guerriers en armure gravissaient les étroits escaliers,
Bardés de croix jusqu'aux genoux.
Certains, dont l'image appartient
Désormais à la Grande Mémoire,
Viennent encore, le souffle court, d'un cri terrible
Briser le repos du dormeur
Lorsque leur chiffre sort aux dés sur la table.

A mes questions tout l'imaginable répondit,
Le pauvre vieux défait,
Amenant avec lui l'aveugle officiant de la beauté.
Le jongleur fit venir l'homme rouge
D'au-delà les prairies du Ciel. Et Mrs French,
Entichée d'une belle oreille,
Et l'homme qui s'était noyé dans la vase du marais
Du temps où les Muses moqueuses s'incarnaient dans les filles de joie.

Est-ce que ces vieillards, hommes et femmes, riches et pauvres,
Qui ont foulé ces pierres et passé cette porte,
Pestaient en eux-mêmes ou au su de tous
Comme je le fais ici contre la vieillesse?
J'ai trouvé la réponse dans leurs yeux
Impatients de partir.
Partez donc - pas toi, Hanrahan,
Car j'ai besoin de toute la force de tes souvenirs.

Vieux libertin dont les quatre vents redisent les amours,
Arrache à cette âme gravement qui se penche
Tout ce que tu as découvert dans la tombe -
Car tu as sûrement
Fais le compte de ton ignorance et, les yeux fermés,
Séduit par une œillade,
Un frôlement ou un soupir,
Tu as plongé dans le labyrinthe de l'Autre

Lequel est le plus fécond
De l'amour vainqueur ou de l'amour perdu?
Si c'est l'amour perdu, tu as manqué
Un beau labyrinthe d'orgueil,
De lâcheté et de vaines tortures -
Ce qu'on appelait autrefois la conscience,
Et lorsque la mémoire revient, le soleil
S'éclipse, le jour sombre.

III

Il est temps que je rédige mon testament.
Aux hommes debout
Qui remontent les ruisseaux
Jusqu'à la source, et dans l'aube
Lancent leur ligne
Sur une pierre glissante, je lègue
Ma fierté,
La fierté d'un peuple
Que n'attache ni Cause ni Nation,
Qui n'est pas plus l'esclave sur qui cracher
Que le tyran qui crache,
Le peuple de Burke et de Grattan,
Qui ne fut jamais avare de sa
Fierté, pareille au matin
Lorsque s'épanouit le long visage de la lumière,
Pareille au croissant fabuleux,
A l'averse soudaine
Lorsque les ruisseaux sont à sec,
Pareille à l'heure
Où le cygne, l'œil rivé
Sur une pâle lueur,
Gagne un bras reculé
De la rivière miroitante
Pour un dernier chant.
Et je déclare ma foi :
Je me fiche de la pensée de Plotin
Et siffle entre les dents de Platon.

La mort et la vie étaient inconnues
Avant que l'homme n'ait fouillé
De fond en comble
Son âme aigrie,
Incréés le soleil, la lune et les étoiles
Et plus encore,
Après sa mort l'homme qui se relève,
Invente et rêve
Un Paradis translunaire.

J'ai préparé ma paix
Avec ce que j'ai appris de l'Italie
Et des pierres altières de la Grèce,
Avec les rêves du poète
Et les souvenirs d'amour,
Le souvenir des paroles des femmes
Et de tout ce qui fait
L'homme à l'image
De son rêve.

Comme dans ce trou du mur
Où les choucas jettent en criant
Brindilles sur brindilles.
A la fin la mère
Viendra se poser
Dans le noir pour couvrir
Le nid sauvage.

Je lègue ma foi et ma fierté
Aux jeunes gens debout
Qui gravissent la montagne.
Dans l'aube éclatante,
Qu'ils lancent leur ligne,
Puisqu'ils sont faits de ce métal
Que saura briser
Le poids des jours.

Puis l'âme
Toute entière employée
A de hautes études,
J'attendrai le naufrage du corps,
Le lent déclin du sang,
La folie furieuse
Ou la grise décrépitude,
Pire encore,
La mort des proches, la perte
Des regards-diamants
Qui me coupaient le souffle -
Comme les nuages du ciel
Lorsque l'horizon s'efface,
Ou le cri étouffé d'un oiseau
Parmi les ombres qui se creusent.

1926

The tower

¹ Owen Hanrahan le Rouge apparaît dans le recueil de proses *The secret rose*, publié en 1897. Ce double de Yeats est un barde qui, pour son malheur, a croisé, la nuit de Samain, une femme-déesse des Tuatha Dé Danann, « Echtge, fille de Main d'argent », « la plus belle femme que le monde ait jamais vue : elle avait un long visage pâle entouré de fleurs et le regard fatigué d'une qui a longtemps attendu ». Dans une note sur l'édition définitive de *The wind among the reeds*, Yeats explique voir en lui « le feu attisé par le vent » (ses autres doubles sont Michael Robartes, « le feu reflété dans l'eau », et Aedh, « le feu brûlant seul »).

BYZANCE

Les troubles images du jour s'effacent.
La soldatesque de l'Empereur est ivre morte dans les chambrées.
L'écho de la nuit s'éteint, chanson de veilleurs
Après le gong de la grande cathédrale.
La voûte où brillent la lune et les étoiles exclut
L'homme
Et sa fameuse complexité,
La fureur et la fange de ses veines.

Devant moi flotte une image, mi-homme mi-ombre,
Ombre plus qu'homme, image plus qu'ombre.
La momie d'Hadès embobinée dans ses bandelettes
A le pouvoir de dérouler le sinueux chemin.
Une seule bouche sans buée ni souffle
Suffit à convoquer l'assemblée des bouches sans souffle.
Je convoque le surhumain,
Mort-en-vie, vie-en-mort.

Un miracle, oiseau, orfèvrerie,
Plus miraculeux que l'ouvrage ou l'oiseau,
Fiché sur le rameau d'or des étoiles,
Coq d'Hadès, chante,
Et vomit ensemble sous la lune aigre
Au nom de l'inaltérable métal
Le pétale et l'oiseau commun,
La complexité de la fange et du sang.

A minuit sur le pavement de l'Empereur courent
Des flammes que nul fagot n'entretient, que nul amadou n'alluma,
Et que nul orage ne menace, flammes filles de la Flamme,
Vers qui viennent les esprits fils du Sang
Et que fuient les complexités de la fureur,
Qu'une danse défait,
Une agonie de transe,
L'agonie d'une flamme impuissante à roussir ma manche.

A califourchon sur la fange et le sang du dauphin,
Défilent les esprits! Brisent le flot les forgerons,
Les forgerons d'or de l'Empereur!
Les marbres du sol danseur
Brisent l'aigre fureur de la complexité,
Ces images qui sont pourtant
Filles de pures images,
Cette mer que déchire le dauphin, que le gong tourmente.

1930

Byzantium

APRES UN LONG SILENCE

Un long silence est rompu. Il est bon,
Aujourd'hui que nos anciennes amours sont mortes ou enfuies,
Que sous l'abat-jour la lumière hostile se terre
Et que sur la nuit hostile les rideaux sont tirés,
Que nous n'ayons de cesse de chanter
Le thème suprême de l'Art et du Chant :
La décrépitude du corps est sagesse. Jeunes,
Nous ne savions que nous aimer.

After long silence

UN ACRE D'HERBE

Restent image et livre,
Un acre d'herbe verte
Pour l'air et l'exercice,
A présent que m'abandonne la force du corps ;
Minuit, une vieille maison
Où rien ne bouge qu'une souris.

Nulle tentation.
Ici à la fin de la vie
Ni l'imagination débridée,
Ni le moulin de l'esprit
Qui ronge sa guenille et son os,
Ne peuvent me révéler la vérité.

Accordez-moi une folie de vieil homme,
Que je puisse me refaire
Et devienne à mon tour Timon et Lear
Ou ce William Blake
Qui frappait sur le mur
Jusqu'à ce que la Vérité réponde à ses coups ;

Un esprit hérité de Michel Ange
Qui sache transpercer les nuages,
Ou dans sa folie
Secouer les morts dans leurs linceuls ;
Oublié sinon par les hommes,
L'esprit d'aigle d'un vieil homme.

An acre of grass

NOUVELLES POUR L'ORACLE DE DELPHES

I

Les vagabonds couverts d'or s'étaient couchés là,
Là où soupiraient d'amour la grande eau,
Le vent
Et la rosée d'argent.
Niamh le chiffonnier s'était allongé sur cette herbe
Pour rendre l'âme au côté d'Oisin.
Là rendit l'âme, dans un chœur d'amour,
Le grand Pythagore.
Puis vint Plotin,
Des paillettes de sel sur la poitrine :
Il regarda autour de lui, bailla longuement
Et s'allongea à son tour pour mourir.

II

A cheval sur un dauphin,
Le pied à l'aileron,
Ces Innocents revivent leur mort,
Leurs blessures s'ouvrent à nouveau.
Les eaux extasiées rient de
Leurs cris étranges et doux,
Et se lancent dans leur danse immémoriale,
Et les dauphins sauvages plongent
Pour se débarrasser de leurs cavaliers
Vers certaine baie cachée des falaises
Où s'avance, offrant à l'eau ses lauriers,
Le chœur de l'amour.

III

Svelte adolescent que la nymphe a dénudé,
Pelée dévisage Thétis,
Aux bras graciles comme une paupière.
Des larmes d'amour l'aveuglent.
Mais le ventre de Thétis écoute :
Du haut de la montagne
Où Pan se cache

Tombe une folle musique.
D'horribles têtes de bouc surgissent, des cuisses bestiales,
Des ventres, des épaules et des fesses
Vives comme poissons : nymphes et satires
Copulent dans l'écume.

News for the delphic oracle

ARAIGNEE D'EAU

Pour que la civilisation puisse ne pas sombrer,
Bien qu'elle ait perdu la bataille.
Apaie le chien, attache le poney
Dans un relais lointain :
Notre maître César est sous la tente
Où sont étalées les cartes,
Les yeux dans le vide,
Une main sous le menton.
Araignée d'eau sur l'eau du ruisseau,
Son âme avance sur le silence.

Pour que soient brûlées les tours décapitées
Et que les hommes se souviennent de son visage,
S'il le faut bouge mais sans bruit
Dans ce lieu désert.
Elle croit, femme aux trois-quarts enfant,
Que personne ne la voit : ses pas
S'accordent au pas traînant d'un étameur
Ramassé dans la rue.
Araignée d'eau sur l'eau du ruisseau,
Son âme avance sur le silence.

Pour que les filles pubères puissent trouver
Le premier Adam de leurs rêves,
Ferme la porte de la Chapelle Sixtine,
Laisse les enfants dehors.
Dedans sur un échafaudage est couché
Michel Ange.
Sans plus de bruit que n'en font les souris
Sa main va et vient.
Araignée d'eau sur l'eau du ruisseau,
Son âme avance sur le silence.

Long-legged fly

DISCOURS DE HAUTE TENUE

Les processions qui font l'économie de hautes échasses n'accrochent pas l'œil.
Que serait-il arrivé si mon arrière-grand-père en avait eu une paire de vingt pieds
Alors que les miennes n'en avaient qu'une quinzaine, les perches d'aujourd'hui ne
montent pas plus haut,
Un voyou les a volées pour réparer une barrière ou faire un feu.

Parce que les poneys pie, les ours en laisse, les lions en cage, ne sont faits que pour
de pauvres spectacles,
Parce que les enfants exigent que Papa faucheur se hisse sur ses jambes de bois,
Parce que les femmes dans les étages supérieurs exigent un visage derrière la vitre,
Ces vieux talons rapiécés peuvent bien hurler de douleur, je n'ai qu'eux pour ciseler
et raboter.

Je suis Malachi-le-bécasseau, tout ce que j'ai domestiqué est retourné à l'état sauvage,
De collet en collet, d'échasse en échasse, de père à enfant.

Tout métaphore, Malachi, tout échasses. Une bernache
Loin là-haut dans les ailes ouvertes de la nuit ; la nuit se fend et l'aube point ;
Et moi, à travers la terrible nouveauté de la lumière, je continue de me pavaner, de
me pavaner ;
Ces grands morses découvrent leurs dents et rient à l'aube.

High talk

LA DESERTION DES ANIMAUX DU CIRQUE

I

J'ai travaillé sur un motif, j'y ai travaillé
Tous les jours pendant six semaines. En vain.
A bout de force, sans doute
Devrais-je être en paix avec mon cœur :
Et, comme hiver jusqu'à cet âge avancé
Les animaux de mon cirque ont tous bien tenu la rampe,
Laquais affectés et carrosse reluisant,
Le lion, la femme et Dieu sait qui.

II

Pourquoi toujours reprendre les anciens motifs?
Oïsin d'abord, ce cavalier des mers qu'un parfum conduit
Dans trois îles enchantées, rêves allégoriques,
Vaine gaieté, vain combat, vain repos,
Motifs en apparence du cœur aigri,
Dont se parent forcément les vieilles chansons et les spectacles dignes de ce nom :
Mais qu'ai-je besoin de lui mettre pied à l'étrier,
Moi qui frappe au sein de sa Belle?

Une contre-vérité lui succède,
J'ai nommé La Comtesse Cathleen.
La voici, pauvre folle, l'âme en déroute,
Mais le Ciel intercède pour la sauver.
Je voulais que ma bien-aimée détruise son âme,
Qu'enchaînaient le fanatisme et la haine :
De cette idée naquit un rêve, et le rêve eut tôt fait
De dévorer mon idée et mon amour.

Et quand le Fou et l'Aveugle volèrent le pain,
Cuchulain combattit la mer ingouvernable.
J'étais au cœur du mystère, pourtant quand tout fut dit
Ce fut le rêve lui-même qui m'enchantait :
Héros que désigne un exploit
Pour engrosser le présent et régenter la mémoire.
J'aimais les acteurs et la scène peinte,
Et non pas cela dont ils étaient l'emblème.

III

Ces images, impérieuses parce qu'elles se tenaient,
Grandirent seules, mais d'où venaient-elles?
D'un tas d'ordures ou de papiers gras,
D'une marmite trouée, d'une bouteille vide et d'une vieille boîte de conserve,
De bouts de fer rouillés, d'os rongés, de chiffons, de cette vieille folle
Qui tient le tiroir-caisse. A la fin privé d'échelle,
Je n'ai plus qu'à m'étendre sous le premier échelon,
Dans l'ignoble comptoir à charpie du cœur.

The circus animals' desertion

SOUS BEN BULBEN

Évit Yann Jestin

I

Convoque la parole des sages rassemblés
Sur les rives du lac Maréotis,
Et les oracles qu'au chant du coq
Proférait la Sorcière d'Atlas.

Convoque ces chevaliers et ces dames
Dont la majesté emprunte aux dieux,
Cette pâle fratrie dont les longs visages
Paisibles, impavides
Témoignent des passions vaincues.
Les voici qui s'avancent dans l'aube d'hiver
Devant Ben Bulben.

Et voici ce qu'ils disent.

II

Souvent l'homme vit et meurt
Entre deux éternités.
Celle du sang et celle de l'âme.
L'Irlande d'autrefois le savait.
Qu'il meure dans son lit
Ou d'un coup de fusil,
Ce que l'homme redoute le plus
Est de perdre ceux qui lui sont chers.
Le fossoyeur creuse longuement la tombe,
Sa bêche est tranchante et ses muscles solides.
Mais il ne fait que précipiter les cadavres
Dans l'humaine condition.

III

Toi qui as entendu la prière de Mitchel :
« Mon Dieu, donne-nous la guerre ! »
Tu sais que, toute parole bue,
L'homme ivre de se battre

Laisse échapper de ses yeux longtemps aveugles
Quelque chose à la fin qui lui complète le cœur.
Il s'arrête un instant, l'âme en paix,
Avant que l'emporte un éclat de rire.
Même l'homme le plus sage sent cette violence
L'envahir
Au moment d'accomplir son destin,
D'achever son travail ou de choisir sa compagne.

IV

Poète ou sculpteur, fais ton travail,
Et ne permets pas au peintre en vue de voiler
L'œuvre des grands ancêtres,
Offre à Dieu l'âme de sa créature,
Qu'Il en dote tous les berceaux.

Mesurer inaugura notre puissance :
Les formes raides imaginées par les Egyptiens,
Les formes plus douces que Phidias a polies.
Michel Ange démontra
Sur le plafond de la Chapelle Sixtine,
Où il n'y a qu'Adam à demi-éveillé
Qui puisse troubler les belles voyageuses
Et leur donner du cœur au ventre,
Qu'un but secret guide
L'esprit du créateur :
Profaner la perfection de l'homme.

Le Quattrocento apporta dans la peinture
Un arrière-pays de jardins célestes
Où l'âme trouve la paix,
Où tout ce que rencontre l'œil,
Les fleurs, l'herbe et le ciel sans nuage,
Mime les formes qu' imagine ou voit
Le dormeur qui s'éveille à la fin d'un rêve,
Et proclame longtemps après que le rêve ait disparu,
Dans ce lit, ce pauvre bois de lit,
Que les cieux se sont ouverts.

La roue tourne.

Quand ce rêve plus grand eut disparu,
Calvaert et Wilson, Blake et Claude
Travaillèrent au repos du peuple de Dieu,
Et Palmer en ses visions - puis il y eut
Dans nos pensées cette confusion.

V

Poète d'Irlande, apprends ton commerce,
Chante tout ce qui est bien fait,
Méprise l'engeance de basse naissance
Qui prolifère aujourd'hui,
Déformée de la tête aux pieds,
Le cœur et la tête sans mémoire.
Chante le paysan,
Le gentilhomme qui bat la campagne,
Le moine pieux et le rire contagieux
Des buveurs de bière brune,
Chante les chevaliers ardents et les dames
Que sept siècles d'exploits
Pétrirent dans l'argile,
Imagine d'autres jours
Que nous puissions demain toujours
Rester l'Indomptable Irlande.

VI

Sous le crâne chauve de Ben Bulben
Dans le cimetière de Drumcliff Yeats repose.
Un de ses ancêtres fut ici recteur
Il y a très longtemps. Une église se dresse à côté,
Avec une croix au bord de la route.
Pas de marbre, ni de phrase convenue.
Sur le calcaire arraché au champ d'en face
A sa demande ces mots ont été gravés :

*Considère d'un œil froid
La vie et la mort,
Cavalier, et passe ton chemin !*

4 septembre 1938

Under Ben Bulben

LES OMBRES DES EAUX

Poème dramatique

J'ALLAIS PAR LES SEPT BOIS DE COOLE :
 Shan-walla, où sur un étang bordé de saules
 Les canards sauvages se rassemblent dans l'aube d'hiver;
 L'ombreux Kyle-dortha; Kyle-na-no, plus ensoleillé,
 Où les écureuils par centaines laissent éclater leur joie,
 Comme si les rameaux verts
 Les protégeaient du vieil âge; Pairc-na-lee,
 Où noisetiers, sorbiers et troènes calfatent les sentiers;
 L'obscur Pairc-na-carraig, où les abeilles sauvages jettent
 Leurs parfums soudains dans l'air vert;
 L'obscur Pairc-na-tarav, où des yeux enchantés
 Ont vu marcher des ombres immortelles, douces et fières;
 L'obscur Inchy, qui cache le blaireau, le renard
 Et la martre, et borde ce vieux bois
 Que la sage Biddy Early¹ appelait le bois de tous les dangers;
 Sept odeurs, sept murmures, sept bois.
 Moi qui n'avais pas les yeux enchantés,
 Je rêvais pourtant que des êtres plus heureux que des hommes
 Tournaient autour de moi avec les ombres, et la nuit
 Mes rêves étaient hachurés de voix et de feux;
 Et les images que j'ai tissées dans cette histoire
 De Forgael et Dectora sur les eaux vides
 Tournaient autour de moi dans les voix et les feux,
 Et je parvenais d'autant moins à les dire que les êtres qui hachurent
 Les eaux du sommeil peuvent pétrifier les langues les mieux pendues,
 Car ils tiennent leur sagesse du silence.
 Comment vous nommer, ombres immortelles, douces et fières?
 Je sais seulement que tout ce que nous savons vient de vous,
 Et que vous venez de l'Eden sur vos pieds plus légers que l'air.
 Est-il loin, cet Eden, ou vous cachez-vous
 Dans la pensée humaine, comme les lièvres, les souris et les lapins
 Qui fuient devant la faucille et se terrent
 Dans la dernière rangée d'orge? Est-ce que vos bois,
 Vos vents et vos étangs recèlent des bois plus paisibles,
 Des vents plus brillants et des étangs plus scintillants d'étoiles?
 Est-ce que l'Eden est hors du temps et de l'espace?
 Et vous rassemblez-vous autour de nous lorsque la pâle lumière
 Qui brille sur l'eau et tombe parmi les feuilles,
 Les vents qui soufflent des fleurs, le bruissement des plumes
 Et la grande paix verte, nous soulèvent le cœur?
 C'est pour vous que j'ai composé ce poème, afin que les hommes le lisent
 Avant d'entendre l'histoire de Forgael et Dectora,
 Comme les hommes du temps d'avant les harpes,
 Qui versaient le vin pour les dieux invisibles.

The shadowy waters, introduction

¹ Bridget Ellen "Biddy" Early (1798-1872), "the Wise Woman of Clare", fut célèbre en son temps pour soigner hommes et bêtes avec les plantes, là où échouaient les médecins et les prêtres. Elle fut accusée de sorcellerie mais fut acquittée, faute de preuves, sous la pression populaire.

Le pont d'un ancien navire. Le mât est à droite de la scène, avec un grand carré de voile qui cache le ciel et la mer. La barre est à gauche de la scène : c'est un long aviron qui sort d'une ouverture dans le pavois. Le pont s'élève en une série de marches derrière la barre, et la proue du navire s'incurve au bout. Lorsque la pièce commence, il y a quatre personnages sur le pont. Airbric se tient à la proue. Forgael est endormi sur la partie basse du pont sur le devant de la scène. Deux marins se tiennent près du mât, auquel une harpe est attachée.

[...]

REPERES

CROSSWAYS (1889) La ballade de Moll Magee	avril 2011
THE ROSE (1893) L'île du lac d'Innisfree	avril 2011
THE WIND AMONG THE REEDS (1899) La vallée du cochon noir Il entend la plainte des joncs La rose secrète	janvier 2002 mars 1992 janvier 2020
IN THE SEVEN WOODS (1904) Dans les Sept Bois La chanson d'Hanrahan le Rouge sur l'Irlande	mars 2022 mars 2022
THE HARP OF AENGUS (1906) La harpe d'Aengus	octobre 2012
THE GREEN HELMET (1910) La sagesse vient avec le temps	mai 2009
RESPONSABILITIES (1914) Le roc gris I - Pour un enfant qui dansait dans le vent II - Deux ans plus tard Pour un ami confronté à l'échec Les Mages Un manteau	mars 2016 mai 2009 mars 2022 février 2014 mars 1992 mars 1992
THE WILD SWANS AT COOLE (1919) Les cygnes sauvages à Coole Présences Le chat et la lune	septembre 2012 mars 1992 juin 2009
MICHAEL ROBARTES AND THE DANCER (1921) Pâques 1916	septembre 2012
LA TOUR (1928) Cap sur Byzance La tour	novembre 1995 juillet 1992
THE WINDING STAIR (1933) Byzance Huile et sang	mai 1995 juin 2016

WORDS FOR MUSIC PERHAPS (1933)	
Jeanne la folle devenue vieille regarde les danseurs	novembre 1995
Après un long silence	novembre 1995
L'oracle de Delphes sur Plotin	novembre 1995
A FULL MOON IN MARCH (1935)	
Une prière pour le vieil âge	avril 2011
LAST POEMS (1939)	
Lapis lazuli	janvier 2002
Un acre d'herbe	juin 2020
Et alors ?	septembre 2012
Le fantôme de Roger Casement	juin 2020
Nouvelles pour l'oracle de Delphes	mars 1992
Araignée d'eau	février 1991
Discours de haute tenue	mars 2016
La désertion des animaux du cirque	avril 1989
Sous Ben Bulben	janvier 1999
THE SHADOWY WATERS, a dramatic poem (1900)	
<i>J'allais par les sept bois de Coole</i> (introduction)	octobre 2012
Les ombres des eaux	mars 2016